

Comment l'escalade

PAR JEAN-PAUL
WALCH *

PIOLET à la main, un alpiniste chemine sur une crête étroite qui mène à un sommet enneigé. De part et d'autre, une pente glacée plonge vers l'abîme. « Les dirigeants extraordinaires ne se contentent pas de diriger », proclame le slogan. Nous ne sommes pas dans les Alpes ou dans l'Himalaya, mais dans l'hebdomadaire britannique *The Economist* : la société IE fait la promotion de son diplôme « Leadership positif et stratégie » (1).

L'imaginaire collectif associe volontiers ascension et dépassement de soi, grandes épopées alpines et héroïsme. Sans doute parce que les alpinistes ont longtemps cherché à donner cette image d'eux-mêmes : « Seul celui qui pratique le grand alpinisme peut en connaître et la grandeur et la rigueur », écrivait en 1973 René Desmaison. Ce guide de légende ne concevait pas sa passion comme un simple sport, mais comme un « idéal dont la vie était l'enjeu » (2). D'où, peut-être, la propension du monde de l'entreprise à s'emparer de l'image de ces héros aux yeux rivés sur les sommets.

Dès 1948, pourtant, certains contestent cette vision des choses. La revue *Tourisme et travail*, proche de la Confédération générale du travail (CGT), dénonce l'élitisme d'une pratique qui « crève de l'individualisme forcené de la plupart de ses pratiquants. Ils vous disent "pureté des

* Auteur du *Guide technique et historique de l'alpinisme*, Guérin, Chamonix, 2012.

cimes", "solitude", "loin d'en bas", "là-haut, seul dans la lumière", ou bien encore : "plus près de Dieu". Mais au fond, ils veulent rester entre eux (3) ». Dans *Alpinisme et compétition*, qu'il publie l'année suivante, le « bleausard » (grimpeur qui s'entraîne dans la forêt de Fontainebleau) Pierre Allain défend l'escalade comme discipline autonome : « Ce n'est pas uniquement en vue de courses en montagne que nous allons à Bleau et que nous y grimpons, c'est même surtout parce que nous en faisons un jeu qui nous passionne en lui-même (4) ».

La Fédération sportive et gymnique du travail (FSGT) – proche du Parti communiste – crée en 1953 une « spécialité montagne » pour « rabaisser l'alpinisme au rang d'un sport comme les autres » et, ce faisant, « détruire ce qu'il faut bien appeler une rente socioculturelle (5) ». L'alpinisme travailliste était né, avec un slogan : « Je grimpe en tête et je conduis les courses que je fais. » Il reprend à son compte l'approche des « sans guide » qui, dès la fin du siècle précédent, se fixaient pour objectif de devenir autonomes et responsables, par opposition aux pionniers britanniques qui payaient des guides pour laisser leurs noms sur les grands sommets des Alpes.

Dès cette époque, les alpinistes genevois s'entraînaient sur les faces rocheuses calcaires de la Varappe, au mont Salève tout proche. Il s'agissait toujours de grimper, mais sur des parois d'altitude modeste. La difficulté tenait moins à l'environnement et à ses dangers objectifs (crevasses, avalanches, chute de pierres) qu'à la raideur des passages et au manque de prises du rocher. Devenue possible toute l'année, l'escalade – que l'on nomma longtemps la « varappe » – devient au XX^e siècle une préparation pour tout

candidat à des aventures plus risquées en altitude, une fois l'été venu. Le perfectionnement de l'équipement (corde, baudrier, mousquetons, pitons, etc.), la possibilité de répéter les voies à de nombreuses reprises et le partage des informations via les topos descriptifs permettent un entraînement physique et technique plus intensif, avec moins d'aléas et une plus grande sécurité.

La FSGT s'appuie sur ces bases et prône le développement de l'escalade, mais désormais comme une pratique autonome, distincte de l'alpinisme. Elle oppose ainsi le champion, protégé en falaise par un équipement « béton », au héros défiant la mort à chaque instant. La fédération en est convaincue : la démocratisation des sports verticaux passe par la « sportivation » de l'escalade et par une réduction des accidents. Dès 1955, elle monte une tour d'escalade à la Fête de l'Humanité (6). En 1980, elle organise les « 24 heures de Bleau », première compétition du genre à Fontainebleau.

La contestation couvait également loin des Alpes, dans les pays anglo-saxons où, faute de reliefs suffisants, on pratiquait le *rock climbing* (escalade sur rocher). Les échanges internationaux contribuent à diffuser ce courant de « grimpe pure » jusqu'en France, où les « hommes aux mains nues », tels Patrick Edlinger (décédé

(1) *The Economist*, Londres, 16 février 2013.

(2) René Desmaison, *342 Heures dans les Grandes Jorasses*, Hoëbeke, Paris, 2010 (1^{re} éd. : 1973).

(3) Pierre Lambert, « La montagne ne tue pas », *Tourisme et travail*, n° 7, Paris, octobre 1948.

(4) Pierre Allain, *Alpinisme et compétition*, Arthaud, Grenoble, 1949.

(5) *Montagnes Magazine*, Grenoble, 1983.

(6) *Sport et plein air*, Pantin, juillet-août 2011.

est devenue un sport

en novembre 2012) ou Patrick Berhault (disparu en 2004), épousent un mode de vie à la californienne. Ils grimpent à temps complet, faisant le siège des gorges du Verdon dans leur camping-car, travaillant les voies des jours durant, combinant assouplissements et musculation (7). Pour eux, la grimpe pure se vit pleinement comme un sport autonome. Le film mettant en scène Edlinger, *La Vie au bout des doigts* (8), fait le tour du monde. Cette approche se trouve bientôt renforcée par un phénomène ancien : avec l'épuisement des cimes vierges à conquérir, l'alpinisme doit muter. Délaissant sa quête aristocratique des « premières », il se rabat sur l'ouverture de nouvelles voies, plus difficiles, où l'on privilégie la beauté du geste technique.

Pour François Mitterrand, élu en 1981 sur la promesse de « changer la vie », la réduction du temps de travail (semaine de trente-neuf heures, cinquième semaine de congés payés) ne devait pas seulement apporter un progrès social, mais également dynamiser la croissance économique. Dans cette perspective, l'écrivain Yves Ballu, conseiller « montagne » auprès du ministère de la jeunesse et des sports, présente dix-huit propositions, dont trois majeures. Une réforme des métiers de la montagne met l'accent sur la pédagogie et l'animation, de manière à mieux satisfaire les besoins des associations organisant des stages. Un plan de soutien permet d'accélérer la construction de murs d'escalade en milieu urbain et scolaire. La Fédération française de la montagne est habilitée à organiser des compétitions – une petite révolution dans un milieu hostile à tout ce qui pouvait conduire les activités verticales à ressembler aux autres. En 1987, elle devient la Fédération française de la montagne et de l'escalade (FFME) après sa fusion avec la Fédération française de l'escalade, née

deux ans plus tôt pour organiser des épreuves sportives. Loin du « national-alpinisme » et de ses valeurs de droite, il ne s'agissait de rien de moins que de promouvoir une forme de « social-escalade ».

Un arrêté du 5 octobre 1984 modifie celui de 1976 relatif au brevet d'Etat d'alpi-

« Odeur asphyxiante des subventions »

LA FSGT préconise la construction de murs, ou structures artificielles d'escalade (SAE), en milieux scolaire et populaire. Deux militants, MM. Gilles Rotillon et Jean-Marc Blanche, conçoivent les premiers blocs artificiels d'entraînement, tandis que des lycéens et leurs professeurs réalisent le premier mur artificiel à Corbeil-Essonnes, en 1982. « *Le meurtre du père (l'alpinisme) ainsi consommé, il ne reste plus qu'à bétonner* (9) », s'écrient ceux qui n'imaginent pas de grimper sans la brise balayant les glaciers au lever du soleil ou loin du grain rougeâtre de la belle protogine. Ils abhorrent l'« odeur asphyxiante des subventions » (10) dégagée par le ministère des sports et pouvant atteindre un tiers du coût des projets. Cela n'empêche pas les murs de pousser comme des champignons, dans les gymnases, les écoles primaires, les collèges, les bases de loisirs, les parcs urbains, les magasins spécialisés, les locaux de clubs, les salles de gymnastique privées... Cinq ans après l'initiative des enseignants du lycée de Corbeil, on compte une centaine de SAE sur le territoire français.

L'organisation de compétitions devient le sujet le plus conflictuel des années 1980. Pour la FSGT, il s'agit de « tuer le mythe du surhomme alpiniste qui empêche

niste donnant le droit d'exercer, moyennant rétribution, les activités d'enseignement, d'animation et d'entraînement à l'escalade sur bloc (comme en forêt de Fontainebleau), structure artificielle et falaise. Ce nouveau diplôme rencontre l'opposition farouche du Syndicat national des guides de montagne, peu habitué à voir ses prérogatives disputées.

beaucoup de jeunes d'accéder à ce sport (11) ». Selon la fédération, les compétitions feront connaître l'escalade, démystifieront la chute et attireront ainsi une jeunesse nombreuse vers les SAE, puis vers les parois naturelles. Durant les années 1970 et 1980, déjà, l'URSS s'est démarquée nettement de l'approche occidentale en organisant régulièrement des compétitions d'escalade, et même d'alpinisme, sur les parois vierges et sauvages du Caucase ou du Pamir. Mais une majorité de grimpeurs français, de la base à l'élite, s'oppose au projet, révoltée à l'idée d'une dérive vers le sport-spectacle, et rejette tout classement officiel. Nombre des meilleurs d'entre eux s'associent pour publier le « Manifeste des 19 » (1985). Ils tiennent à ce que leur pratique reste un « refuge face à certains archétypes de notre société, comme opposition à tous ces sports jugés, arbitrés, chronométrés, officialisés et trop surnoisement étatisés ».

Un an avant la première compétition en falaise, le Club alpin français s'élève : « *Contre l'opinion de la grande majorité des pratiquants, contre l'avis des associations, devant l'attentisme des dirigeants des sports de montagne, sous la pression d'intérêts particuliers et commerciaux, des compétitions d'escalade vont être organisées en France avec médias et publicité,*

haut-parleurs et sonorisation, bière et saucisses chaudes, avec aussi, bien sûr, public ébahi et entrées payantes (12). »

Aujourd'hui, on dénombre plus de deux mille SAE en France. Contrairement à l'alpinisme, l'escalade cause très peu d'accidents et se pratique dans toutes les régions, y compris en plaine. Elle s'apprend dans les collèges et peut être choisie en option pour le baccalauréat. Le Club alpin développe ses propres équipes de compétiteurs, et dispute à la FFME l'organisation de compétitions d'escalade ou de ski-alpinisme, autre sport touché par les classements et les médailles. Beaucoup reprochent maintenant à la FFME de délaissier

la promotion de la montagne en devenant une fédération française... des « murs d'escalade ».

JEAN-PAUL WALCH.

(7) Cf. Patrick Edlinger et Jean-Michel Asselin, *Patrick Edlinger*, Guérin, Chamonix, 2013 ; Michel Bricola et Dominique Potard, *Berhault*, Guérin, 2008.

(8) Documentaire de Jean-Paul Janssen diffusé sur Antenne 2 en 1982 et nommé aux Césars.

(9) *Alpinisme et Randonnée*, Paris, 1982.

(10) *Ibid.*

(11) *Montagnes Magazine*, n° 49, Saint-Martin-d'Hères, mars 1983.

(12) *La Montagne et Alpinisme*, n° 140, Paris, février 1985.